

Le décrochage des signes Rabelais comme lieu linguistique pluriel

André Belleau

Volume 20, Number 1 (115), January–February 1978

... Les commencements de la langue française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60037ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belleau, A. (1978). Le décrochage des signes : Rabelais comme lieu linguistique pluriel. *Liberté*, 20(1), 68–82.

Le décrochage des signes : Rabelais comme lieu linguistique pluriel

On a le sentiment très net que François Rabelais, quelque six siècles et demi après la *Séquence d'Eulalie*, représente à la fois un terme et un commencement. Je dis un *terme* parce que l'oeuvre de Rabelais, homme de la fin du moyen âge écrivant sous la Renaissance, est imprégnée comme nulle autre de la culture populaire médiévale et de son langage⁽¹⁾. Je dis *commencement*, mais de façon négative, car Rabelais, dont le *Tiers Livre* est pourtant contemporain de la *Deffence et illustration de la langue françoise*, n'aura pas de successeurs marquants. Les géants se taisent en 1552. Ils resteront sans postérité. C'est qu'après eux, un certain type de langage — plus exactement de multiplicité langagière — ne sera plus possible ou permis... L'entreprise rabelaisienne participe paradoxalement d'un mouvement général qui tend à l'enfermer et à la neutraliser dans sa singularité. J'en rappelle succinctement deux coordonnées majeures : d'abord, suite à l'action des doctes et des grammairiens, laquelle se fit sentir d'ailleurs dès le début du XIV^e siècle⁽²⁾, l'abîme continuera de se creuser pendant la Renaissance entre la langue parlée et la langue littéraire⁽³⁾ et parallèlement entre la culture populaire et la culture dite sérieuse ; ensuite, le nationalisme linguistique du XVI^e siècle élaborera à point nommé les cautions idéologiques de cette séparation et de cette exclusion, de sorte que

la société de cour⁽⁴⁾ du siècle suivant n'aura plus qu'à achever le travail, accomplir le dernier émondage, *coupant à l'entour les inutiles rameaux* comme le suggérait déjà Du Bellay⁽⁵⁾. Or la multiplicité rabelaisienne — en même temps qu'elle met à profit l'extraordinaire richesse du moyen français — s'érige scandaleusement contre la vision dominante unificatrice, figure idéologique dégradée du grand mythe de l'Unité si important dans la pensée de la Renaissance. Elle le fait principalement en articulant la culture du peuple à la culture sérieuse et à la langue cultivée ou savante, joignant sans doute pour la dernière fois ce que la société avait déjà commencé à séparer rigoureusement. Mélange intolérable, dangereux, occulté dès le début par les contemporains même de Rabelais⁽⁶⁾, et continuellement par la suite, et dont la critique littéraire ne sera en mesure d'avouer la portée réelle qu'au XX^e siècle. C'est le lieu de le redire : c'est sûrement parce que Dieu est un que la multiplicité apparaît diabolique...

Je souhaiterais comme contribution à ce colloque sur *les commencements de la langue française* interroger la pluralité du langage chez Rabelais et en dégager quelques amorces de signification. Je n'oublierai pas, ce faisant, que j'appartiens à un peuple dont on ne dit pas habituellement que sa langue commence, mais plutôt qu'elle est menacée, qu'elle risque même de disparaître au profit d'une autre. Mais je garderai aussi à l'esprit que la société québécoise, derrière la façade d'une technologie post-industrielle, est restée profondément imprégnée dans toutes ses couches par la culture populaire, cela pour d'évidentes raisons historiques. J'en donne comme simple indice la très curieuse expérience qui consiste à lire l'ouvrage de Mikkaïl Bakhtine sur Rabelais⁽⁷⁾. Le livre refermé, on se surprend à se faire part à soi-même des trois constatations suivantes : 1) nous tenons là le discours critique le plus satisfaisant sur l'ensemble des textes de Rabelais ; 2) il s'agit véritablement d'une enquête passionnante sur la culture populaire ; 3) mais c'est aussi comme par hasard un livre indispensable sur la culture québécoise dont il éclaire de nombreux traits.

L'aspect extérieur le plus frappant de la multiplicité linguistique chez Rabelais, c'est la profusion et l'universalité du vocabulaire. Karl Vossler parlait de « carnaval lexical »⁽⁸⁾. D'autres critiques disent : « festival du verbe »⁽⁹⁾ ou encore « Niagara »⁽¹⁰⁾... Synchroniquement, Rabelais nous offre le plus vaste corpus du moyen français ; diachroniquement, aucun écrivain ne l'approche : sa *compétence* lexicale, telle qu'estimée par Pierre Guiraud⁽¹¹⁾, est le double de celle du Victor Hugo de la *Légende des siècles* : elle dépasse les cent mille mots. Il est le grand rassembleur, convoquant la parole de tous les horizons, sans rien exclure a priori. Il accueille tous les dialectes de France et tous les parlers régionaux, y compris celui de Paris, avec une certaine préférence pour les vocables de l'ouest : Touraine, Anjou, Poitou, Berri ; les vieux mots du temps du *Roman de la Rose* ; le vocabulaire des artisans et des ouvriers ; les argots ; tous les lexiques spécialisés : droit, zoologie, botanique. Mais de plus, il emprunte aussi généreusement que Panurge fait des dettes, à l'hébreu, au grec, à l'italien, au provençal, surtout au latin. Si je me fie aux relevés de Lazare Sainéan⁽¹²⁾, au moins quatre-vingt-cinq de ses innombrables latinismes sont restés dans la langue, ce qui est déjà énorme. L'écolier limousin, qui « écorchait le latin », soucieux d'enrichir le français de « la redondance latinicome »⁽¹³⁾, se trouve au fond bien plus près de Rabelais que de Pantagruel qui voulut l'égorger pour le punir. Quant à la néologie, elle est, comme on s'y attend, triomphante. Nous n'avons pas de *dénombrements* complets mais sur la foi des listes établies par Sainéan⁽¹⁴⁾, le français a retenu environ cent quinze créations lexicales qu'on peut raisonnablement attribuer à Rabelais. Je fais grâce de ces listes mais juste pour donner quelques indications de ce dont il s'agit, voici, choisis au hasard, une vingtaine de nos mots actuels dont on peut dire qu'ils ont été forgés par Rabelais, ou empruntés par lui au latin, ou qu'ils sont attestés pour la première fois dans ses livres : excrément, génie, décadent, explorer, automate, braguette, exotique, sceptique, lupanar, scandale, alchimiste, ventriloque, éjaculation, bienséance, fanfare, morpion, parfum, crachoir, baratter, marmonner, étripier et farfouiller⁽¹⁵⁾. Ces faits sont bien connus. J'y ai

ajouté quelques précisions numériques. Je me permets de les rappeler aux fins de mon propos. Cette disponibilité et cette ouverture linguistiques ne s'accompagnent pas chez Rabelais, ainsi que nous le verrons, d'une conception mythique voire magique du langage⁽¹⁶⁾, à l'instar de plusieurs de ses contemporains, mais bien plutôt de sa critique radicale, d'une contestation de son pouvoir et de sa fonction.

La densité lexicale n'est pas uniforme chez Rabelais. Le texte s'enfle, s'épaissit à intervalles irréguliers. Ce sont des sortes de concrétions, de nodosités métonymiques. Je me contenterai d'évoquer quelques exemples classiques : les douze langues étrangères successives par lesquelles Panurge, affamé, blessé, répond aux offres d'aide de Pantagruel au chapitre huit du deuxième livre (de ces langues, trois sont artificielles, inventées par l'auteur : le patelinois, le lanternois et l'uto-pien) ; les soixante-quatre verbes de mouvement décrivant Diogène qui remue son tonneau tandis que les pauvres Corinthiens s'affairent à préparer la défense de leur ville (c'est au prologue du *Tiers Livre*) ; les deux cent dix adjectifs du blason du fou Triboulet⁽¹⁷⁾, les énumérations de jeux⁽¹⁸⁾, de plats⁽¹⁹⁾, de particularités anatomiques⁽²⁰⁾, les descriptions d'une méticulosité maniaque⁽²¹⁾. Je suis bien conscient qu'il y a là des traits d'époque. Rabelais en effet exploite l'héritage du moyen âge finissant⁽²²⁾. Et quelque chose dans ces divagations taxinomiques dont Michel Foucault a parlé⁽²³⁾ reste étranger à notre mentalité. On croit s'en approcher parfois en examinant les proliférations curieusement impassibles de Bosch ou de Bruegel. Mais notons que ces multiplications de mots ne sont pas intimidantes ; elles ne nous poussent pas hors du texte ; elles ne nous excluent pas. C'est qu'elles ont la plupart du temps un caractère essentiellement oral, elles sont parlées ; il convient de les envisager comme des sortes de récitation activées et rythmées par le nombre de chaque terme, le rythme, le jeu des assonances, des allitérations et des contiguités sémantiques, sans omettre les contextes de parole concrets dans lesquelles elles interviennent. A vrai dire, c'est comme si nous étions invités à entrer dans des rondes, des danses lexicales où le langage étale des figures

que nous avons peine à suivre mais dont nous sommes certains qu'elles ne dessinent aucune clôture. Soulignons-le une première fois : déjà à ce niveau premier, chez Rabelais, tout ce qui peut s'écrire peut se parler et inversement tout ce qui peut se parler peut s'écrire. Il s'ensuit qu'au pays de Gargantua et de Pantagruel, tout le monde *parle*, chacun a le droit de *parole*, personne n'est banni de *parlance*. Deuxième conséquence textuelle : le langage, ou plutôt les langages, appartiennent à tous et chacun. Mais j'anticipe ici un peu, au risque de simplifier. La question de la distribution des langages dans Rabelais se pose plus nettement à l'examen de la forme de l'expression. Mais je n'hésite pas cependant à suggérer tout de suite que cette absence de locuteurs et de destinataires accapareurs et d'annexion par quiconque de tel ou tel langage ne va pas de soi dans la littérature. Je m'en rends bien compte lorsque j'entends aujourd'hui Raoul Duguay répéter dans ses monologues : « Tout l'monde au parloir, tout l'monde est invité au parloir », lorsque je vois Paul Chamberland reprendre cette exhortation dans ses récents poèmes : « Toulmonde est écrivain parce que toulmonde parle »⁽²⁴⁾. Et j'allais oublier la savoureuse mise en demeure de la Mi-reille de Jacques Godbout : « ... La première chose que tu vas te mettre dans le ciboulot avant d'entreprendre un autre livre, c'est que les mots ne t'appartiennent pas ; le langage est une richesse naturelle nationale, comme l'eau ; quand tu viens me dire que c'est TOI, l'ECRIVAIN, tu me fais mal aux seins, toi mon garçon, t'es l'aiguille du gramophone, t'es pas le disque, tu n'as pas la propriété des mots, si tu leur touches, c'est parce que la commune veut bien que tu nous fasses de la musique, mais faut pas nous faire chier. Toutes les secrétaires du monde ont droit d'intervenir dans les lettres que leur dictent les patrons, tu comprends ? ... »⁽²⁵⁾

Le deuxième aspect de la pluralité rabelaisienne est impliqué par le premier : comment, à travers ce gigantisme verbal déjà hétérogène, se rencontrent, s'articulent et se répartissent différents langages ? Nous retrouvons ici le paradigme culture populaire/culture sérieuse par les manifestations de celles-ci dans des types de discours liés à des formes et des

genres. Ainsi, d'un côté, en partant du plus simple, on a chez Rabelais le juron, le proverbe, la devinette, la chanson, le conte populaire, la farce, dans leurs variétés narratives ou théâtrales historiques. De l'autre côté, je reconnais un peu pêle-mêle la plaidoirie, le discours d'apparat, la lettre, l'éloge, l'énigme, l'exposé didactique, le dialogue socratique, l'épopée, le roman, etc. Ce premier classement sommaire se prolonge sur le plan linguistique : d'une part, langue du bonimenteur, du charlatan, du crieur public, langue du marché et du cabaret, langue du bateleur, de la foire et des tréteaux ; d'autre part, langue de l'intellectuel, de l'humaniste, langue de la controverse savante, de l'argumentation juridique, de la description scientifique. Il faudrait continuer la double série cette fois du point de vue de la diffusion et du public. Ici la littérature populaire, la littérature de colportage (almanachs, « pronostications », vies de saints, recueils de farces) imprimée sans beaucoup d'art en gothique ; là, toute la littérature sérieuse avec ses beaux caractères romains ou italiens, du moins à partir de 1530⁽²⁶⁾. Mais je me garderai de « forcer » ce système, d'opposer à ce stade les deux séries sur un plan autre que formel. Michel Butor a fait une remarque fort pertinente, à savoir que « le contraire de la littérature populaire, ce n'est pas la littérature savante, mais celle de salon »⁽²⁷⁾. Les deux langages ne sont pas en eux-mêmes antagonistes, comme le montre assez d'ailleurs la tradition médiévale. Voilà ce que ne semble pas avoir compris un Léandre Bergeron⁽²⁸⁾. Certes, le langage savant, annexé au profit d'une classe, peut devenir, comme le souligne Butor, « une technique d'intimidation, d'asservissement et d'exploitation »⁽²⁹⁾. Et il est vrai qu'au XVI^e siècle, la littérature et le langage vont se voir progressivement réaménagés selon ce qui semble bien être une hiérarchie sociale. Ce n'est pas un hasard si à peu près au même moment où les édits des Parlements et les censures accélèrent le déclin du théâtre populaire⁽³⁰⁾, la Pléiade institue la hiérarchie des genres littéraires et cherche pour la langue française des quartiers de noblesse. Mais chez Rabelais, et j'arrive à l'essentiel, les langages ne sont pas attribués suivant les classes, les attitudes, les idéologies. Panurge, par exemple, est tantôt le beau joueur de tours des rues de

Paris⁽³¹⁾, le beau parleur de farces grasses⁽³²⁾, tantôt le formidable dialecticien utilisant toutes les ressources du langage scientifique : astronomie, médecine et philosophie⁽³³⁾. Le mauvais roi Anarche, vaincu par Pantagruel, finit par assumer le parler de la rue : il devient « Crieur de sauce verte ». Il fut bon crieur précise le texte et il aimait bien son métier⁽³⁴⁾. Gargantua vante les mérites des divers torches-cul⁽³⁵⁾ et écrit la fameuse lettre cicéronienne du chapitre huit du deuxième livre. Ce sont des langages que Rabelais oppose, nullement des sujets parlants et leurs attitudes. Une certaine façon de parler circule dans l'oeuvre au mépris flagrant des antagonismes entre l'ancien et le nouveau, l'ignorance et le savoir, la paix et la guerre, papefigues et papimanes ; à cause d'elle, le Frère Jean, pourtant valeureux champion du bon roi éclairé Gargantua, se trouve en fait plus proche du méchant roi Picrochole ou du vieux « tousseux » de la Sorbonne, Janotus de Bragmardo⁽³⁶⁾. Ici on a envie de dire que la parole annexe puis absorbe l'idéologie. Dans le cas où les langages font bloc, ils s'annulent : tandis que le classique épisode de la moderne éducation humaniste de Gargantua⁽³⁷⁾ est d'un style assez terne et finit par ennuyer, la stérilité et la lourdeur de l'école ancienne sont dépeintes de la façon la plus vive et amusante qui soit avec une virtuosité stylistique incomparable⁽³⁸⁾. Comment alors choisir ? C'est comme si on nous demandait de trancher entre une idée et une parole, un thème et un style. Peut-être pourrait-on *soumettre que* (sugérer, proposer comme explication) si dans l'oeuvre rabelaisienne, le langage appartient à tous et chacun, c'est à la faveur d'un écart sans cesse variable entre contenu et expression, à la façon d'une régulation homéostatique, de sorte que le plus de l'un étant corrigé par le moins de l'autre, et inversement, il ne pourra jamais arriver qu'en quelque point du texte, la puissance de la parole s'additionne à la certitude de la vérité. Pour que tout le monde parle, il faut bien que le langage reconnaisse de quelque manière une inadéquation essentielle. J'imagine que c'est à ce genre de problème que se référait Julia Kristeva lorsqu'elle parle « d'une matrice sans définition et indécidable »⁽³⁹⁾.

Mais j'ai toujours devant moi les deux séries de formes, de langues et de produits : l'une populaire et comique, l'autre savante et sérieuse. L'étalement rabelaisien, cette abondance qui suggère un caractère métonymique au discours⁽⁴⁰⁾, nous incite à revenir à l'axe horizontal. La critique s'est souvent braquée ici sur un certain nombre de problèmes (ou bien elle a souvent préféré les ignorer) : quelle portée attribuer à la lettre d'exhortation de Gargantua à son fils au sujet de ses études⁽⁴¹⁾, exercice de syntaxe latine et de rhétorique cicéronienne coincé entre le catalogue burlesque et obscène de la bibliothèque de Saint-Victor⁽⁴²⁾ qui la précède immédiatement et la polyglossie bouffonne de Panurge rencontrant Pantagruel pour la première fois⁽⁴³⁾ ? Comment expliquer que Thélème, cette université utopique, ait pour recteur un religieux que les chapitres antérieurs nous ont fait voir sous des apparences comiques d'ignorance et de grossièreté ? Pourquoi, dans le prologue du *Gargantua*, passe-t-on brusquement du boniment charlatanesque célébrant les buveurs et les syphilitiques au *Banquet* de Platon, texte sacré à la Renaissance ? Questions simples. Questions redoutables. La multiplicité linguistique débouche sur la multivalence littéraire. Les deux concourent dans le refus de toute exclusion : faire droit aux mots, aux langages, c'est en fin de compte, comme nous l'avons vu, dénier aux énoncés toute désignation stable de propriété ou d'origine. Le texte multivalent, suggère Roland Barthes⁽⁴⁴⁾, abolit les guillemets, brouille le cadastre des phrases : on ne sait à qui ou à quoi au juste attribuer ce qui est dit. Or la multivalence, sous peine de se dissoudre, ne peut accueillir l'ironie voire la satire, car ironiser, satiriser, c'est isoler et délimiter autrui pour le mettre en exergue et l'observer dans la distance, ce qui revient aussi à l'exclure. Bakhtine⁽⁴⁵⁾ soutient que le carnaval, précisément parce qu'il traduit la multivalence du comique populaire, ne permet aucune distanciation ironique⁽⁴⁶⁾. C'est la raison pour laquelle Janotus de Bragmardo, après sa harangue pour recouvrer les cloches de Notre-Dame⁽⁴⁷⁾, participe lui-même au fou rire général qu'il a déclenché chez ses auditeurs. Cet épisode classique, contrairement à l'opinion reçue, n'est nullement ironique ou satirique.

Les contrastes et ruptures dont je viens de donner quelques exemples se présentent de façons diverses dans le discours.

Il y a parfois juxtaposition : l'énumération parodique et farcesque des livres de la bibliothèque de Saint-Victor est suivie de la noble lettre de Gargantua à son fils.

Plus souvent, il s'agit d'une intégration à la même trame d'une prose parlée d'éléments empruntés à des langages différents. Les quatre prologues, où le narrateur se met en scène comme sur un tréteau, enrobent leurs considérations morales et philosophiques de boniments de foire, d'injures, d'obscénités, de locutions dialectales.

Il arrive aussi qu'il y ait substitution d'un contenu à un autre, la forme demeurant identique. Ainsi, dans les plaidoyers des Seigneurs Baisecul et Humevesne et le jugement rendu par Pantagruel⁽⁴⁸⁾, les marques linguistiques de l'argumentation juridique restent en place : ce sont les liens syntactiques. Mais les raisons et motifs y ont été remplacés par des séries de coq-à-l'âne évoquant le terroir. On a ici un cas d'écart maximum entre le signifiant et le signifié.

* * *

Il me semble que nous avons assez de matière pour préciser la conception du langage qu'a Rabelais et la replacer dans son contexte historique. Le gigantisme verbal dont j'ai parlé au début, puis la dissociation de la parole et du parleur aux fins de la libre circulation des langages, enfin l'incertitude et l'ambiguïté dont sont grevés les rapports entre le mot et le discours, plus globalement entre le contenu et l'expression, tout cela suggère une vision du langage qui fut loin d'être partagée par l'époque. On est tenté de parler à propos de Rabelais d'une sorte de décrochage des signes. Rappelons-nous l'affirmation fameuse du *Tiers Livre* : « C'est abus, dire qu'ayons langage naturel. Les langages sont par

institution arbitraire et convenance des peuples : les voix (c'est-à-dire les mots), comme disent les dialecticiens, ne signifient naturellement, mais à plaisir »⁽⁴⁹⁾. Du Bellay exprime la même idée dans *la Deffence et illustration*⁽⁵⁰⁾ mais il n'en tire pas les conséquences attendues. La théorie linguistique des humanistes de la première moitié du XVI^e siècle s'oppose à l'arbitraire du signe et cherche la langue unique et originelle dont les mots seraient adéquats et transparents aux choses⁽⁵¹⁾. Mais chez Rabelais au contraire, comme on a pu le voir, les mots s'éloignent des choses. A la limite, ils sont ces paroles gelées du *Quart Livre*⁽⁵²⁾, entraînées à la dérive dans leur opacité matérielle, dépourvues de sens, sans contexte et sans référent, ou encore ils prolifèrent justement pour dire le silence, les gestes de la dispute par signes entre Thaumaste et Panurge⁽⁵³⁾. Et l'abondance même des signes — tout ce *surcroît* de signifiant — n'amène-t-elle pas inévitablement une déperdition du sens ? Faut-il, avec Claude-Gilbert Dubois⁽⁵⁴⁾, parler d'une crise du langage qu'aurait connue le XVI^e siècle en ses débuts ? Je ne sais trop, mais il reste que l'oeuvre de Rabelais, en récusant toute unité du signifiant et du signifié, accomplit pour l'époque une démythification radicale⁽⁵⁵⁾.

Comment se fait-il toutefois que cet abîme creusé dans les signes ne soit pas habité par l'étrangeté et l'inquiétude ? Rabelais est rarement inquiet. J'emprunte à l'ouvrage récent de François Rigolot⁽⁵⁶⁾ une hypothèse séduisante. Les bons Géants, de par leur égale bienveillance et en vertu du caractère plus neutre, plus normal et commun de leur langage, serviraient de norme protectrice. Selon les termes de l'auteur, nous aurions là une « parole rassurante ambiante, un Signe supérieur »⁽⁵⁷⁾, retenant pour ainsi dire les langages en dérive. J'ajoute qu'il conviendrait alors de substituer au modèle binaire littérature et langue populaires, littérature et langue savantes, une triple série au centre de laquelle jouerait ce que Michel Butor appelle le « langage courant distingué » qui est d'ailleurs, précise-t-il, le langage commun⁽⁵⁸⁾. Mais alors curieusement, ce langage commun assumé par des géants paternels en fonction duquel les divagations savantes

aussi bien que les hâbleries populaires seraient comme des écarts contrôlés, semble renvoyer à la nécessité d'une base politique ferme et Gargantua prend soudain le visage de François I^{er}... On conçoit que si le Prince ne doit pas être le maître du langage, celui-ci, pour s'exercer, a quand même besoin d'une cité et ne s'accommode pas nécessairement de la confusion et du vide politiques. J'estime cependant que l'oeuvre de Rabelais reste profondément étrangère au nationalisme linguistique du XVI^e siècle malgré les protestations de patriotisme du prologue du *Tiers Livre*. En 1552, lorsque paraît le *Quart Livre*, le mouvement apparaît déjà irréversible. Au service des Valois contre les Habsbourg, contre le latin régnant et l'italien envahissant, un combat ambigu est en train de se gagner. Les Italiens sont les Américains de l'Europe moins la puissance politique. Ils exportent leur argent, leurs techniques et leur art avec leur langue. Au début, en 1523, Jean Le Maire rêve de bonne entente dans sa « Concorde des deux langues⁽⁵⁹⁾ ». Cela correspond, si l'on veut, à l'idéologie du rapport Massey au Québec dans les années cinquante. Mais la situation se gâte. L'influence italienne est prépondérante à la cour de Catherine de Médicis. La bourgeoisie réagit mal contre ces intrus qui obtiennent les emplois les mieux rétribués. Et la langue de Dante envahit le français. Pierre Guiraud estime que des quelque mille mots italiens séjournant dans notre langue au cours du XVI^e siècle, plus de trois cent vingt ne sont jamais repartis⁽⁶⁰⁾. Au total, pour la langue courante, l'italien nous a donné plus de mots que l'anglais et il est le seul, comme vous le savez, à nous avoir laissé des suffixes⁽⁶¹⁾. Mais vers la fin du siècle, les positions s'affermissent et Henri Estienne invoque contre l'italianisme le devoir de préserver la pureté du français⁽⁶²⁾, notion tout à fait étrangère à Rabelais. Entre les deux, entre Jean Le Maire et Henri Estienne, entre la Commission Massey et la Commission Gendron, paraissent à trois ans d'intervalle le *Tiers Livre* de Rabelais et la *Deffence et illustration* de Du Bellay. Ce dernier ouvrage, informe et mal écrit, en partie plagié de l'italien, ne témoigne d'aucun souci des dialectes dont le rôle est si important chez Rabelais. Il considère la langue française comme un Etat dont on fonde les prétentions

territoriales sur les titres les plus anciens que l'on puisse produire. On constate effectivement chez Du Bellay une recherche nobiliaire aux fins de justifier une hiérarchie des langues sur le modèle de la hiérarchie des classes et des nations. Cette linguistique a tous les aspects d'une politique intérieure et extérieure. Encore une fois, la vision rabelaisienne du langage est profondément irréductible à cette idéologie dont elle est pourtant contemporaine. Le « vieux buveur » serait-il après tout un homme d'un autre âge où les langues n'avaient pas encore pris conscience d'elles-mêmes, de leur espace et de leurs frontières ? Je voudrais en terminant m'inspirer d'une hypothèse d'ordre général avancée par Mikkaïl Bakhtine⁽⁶³⁾. Rabelais, né une génération avant Du Bellay, aurait vécu l'interaction linguistique au moment le plus favorable. En éprouvant l'interaction clarificatrice d'au moins quatre langues : le latin médiéval, le latin classique, l'italien et le français⁽⁶⁴⁾, Rabelais aurait réussi à voir sa propre langue *du dehors* et ce faisant, à échapper aux contraintes du système linguistique. Cela ne signifie pas que Rabelais a *trouvé* le français par la médiation d'une autre langue. Mais en cessant d'être Franciscus Rabelaeus, medicus, écrivain de culture latine et traducteur de l'italien, pour devenir Alcofrybas, conteur français, Rabelais échappe aux convenances du latin des humanistes, de la culture sérieuse, pour s'abandonner à une langue plus libre, plus ouverte, dont il découvre la variété, la multitude des formes dialectales, une langue pas encore revendiquée par les salons et le snobisme⁽⁶⁵⁾. Cela lui confère une liberté linguistique et stylistique exceptionnelles, par exemple lui permet d'écrire comme on parle, et même de parodier et récupérer à la fois le langage de la culture officielle. La situation linguistique complexe et confuse du début du XVI^e siècle aurait ainsi favorisé un écrivain tel Rabelais.

Je ne désire pas conclure. J'ai parfois l'impression que la multiplicité chez Rabelais fait place à tous sauf aux critiques littéraires dont je suis un peu. Je laisse donc à mes auditeurs (ou lecteurs) les quelques questions que j'ai pu soulever.

ANDRÉ BELLEAU

NOTES

- (1) Sur cette question, l'ouvrage désormais classique est celui de Mikkaïl BAKHTINE, *l'Oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au moyen âge et sous la Renaissance*, traduit du russe, Paris, Gallimard, 1970.
- (2) Ferdinand BRUNOT, *Histoire de la langue française*, A. Colin, 1966, tome I, pp.567-585 ; Alexis FRANÇOIS, *Histoire de la langue française cultivée*, Genève, Alexandre Julien, 1959, tome I, pp. 71-75.
- (3) W. von WARTBURG, *Evolution et structure de la langue française*, Berne, A. Francke, 1967, pp. 140-141 ; Pierre GUIRAUD, *Le moyen français*, Paris, P. U. F., 1966, pp. 21, 28, 91, 113.
- (4) J'emprunte le terme à Norbert ELIAS, *La Société de cour*, Paris, Calmann-Lévy, 1974.
- (5) J. du BELLAY, *La Deffence et illustration de la langue francoyse*, éd. critique de H. Chamard, Paris, Didier, 1966, p. 25.
- (6) Jacques BOULENGER, *Rabelais à travers les âges*, Paris, le Divan, 1925, pp. 11-16.
- (7) Voir note 1.
- (8) Karl VOSSLER, *Langue et culture de la France*, traduit de l'allemand, Paris, Payot, 1953, p. 209.
- (9) François RIGOLOT, *Les Langages de Rabelais*, Genève, Droz, 1972, p. 101.
- (10) Manuel de DIEGUEZ, *Rabelais par lui-même*, Paris, Seuil, 1965, p. 117.
- (11) Pierre GUIRAUD, *Les caractères statistiques du vocabulaire*, Paris, P. U. F., ainsi que *Problèmes et méthodes de la statistique linguistique*, Paris, P. U. F., 1960.
- (12) L. SAINEAN, *La langue de Rabelais*, Paris, De Boccard, 1923, tome II, p. 72.
- (13) *Pantagruel*, VI.
- (14) L. SAINEAN, *op. cit.*, p. 110.
- (15) Source : notes de l'édition critique des oeuvres de Rabelais sous la direction d'Abel Lefranc, Champion, 1913-1931, Droz, 1955 ; L. SAINEAN, *op. cit.* - Je me suis assuré dans le *Dictionnaire étymologique de la langue française* de Bloch et Wartburg, Paris, P. U. F., 1960, que d'autres attributions n'étaient pas proposées. Je n'ai malheureusement pas été en mesure de contrôler dans le F. E. W.

- (16) On consultera sur cette question Claude-Gilbert DUBOIS, *Mythe et langage au seizième siècle*, Paris, Ducros, 1970.
- (17) *Tiers Livre*, XXXVIII.
- (18) *Gargantua*, XXII.
- (19) *Quart Livre*, LIX, LX.
- (20) *Quart Livre*, XXX XXXI.
- (21) *Tiers Livre*, XLIX.
- (22) Voir à ce sujet Jean LARMAT, *Le moyen âge dans le Gargantua de Rabelais*, Nices, les Belles-Lettres, 1973.
- (23) Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, pp. 45-49.
- (24) Paul CHAMBERLAND, *Demain les dieux naîtront*, Montréal, l'Hexagone, 1974, p. 112.
- (25) Jacques GODBOUT, *D'amour*, P. Q., Montréal/Paris, HMH/Seuil, 1972, p. 156.
- (26) L.FEBVRE et H. J. MARTIN, *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958, pp. 112-117.
- (27) Michel BUTOR, dans *Michel Butor et Denis Hollier, Rabelais ou c'était pour rire*, Paris, Larousse, 1972, p. 9.
- (28) Léandre BERGERON, *Pour une langue québécoise*, dans *Chroniques*, vol. I, n. 3, Montréal, mars 1975, pp. 2-6.
- (29) Michel BUTOR, *Le parler populaire et les langues anciennes*, dans *Cahiers Renaud-Barrault*, n. 67, sept. 1968, p. 85.
- (30) Michel ROUSSE, *Le Théâtre à la fin du moyen âge*, dans *Histoire littéraire de la France*, Paris, Editions sociales, 1971, tome I, pp. 352-366.
- (31) *Pantagruel*, XVI.
- (32) *Pantagruel*, XV.
- (33) *Tiers Livre*, II-V.
- (34) *Pantagruel*, XXXI.
- (35) *Gargantua*, XIII.
- (36) Voir sur ce point précis, F. RIGOLOT, *op. cit.*, p. 136.
- (37) *Gargantua*, XXIII, XXIV.
- (38) F. RIGOLOT, *op. cit.*, p. 74.
- (39) Julia KRISTEVA, *Une poétique ruinée*, dans M. Bakhtine, *La poétique de Dostoïewski*, Paris, Seuil, 1970, p. 15.
- (40) Voir à ce sujet Roman JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, Paris, Ed. de Minuit, 1963, pp. 61-67.
- (41) *Pantagruel*, VIII.
- (42) *Pantagruel*, VII.
- (43) *Pantagruel*, IX.
- (44) Roland BARTHES, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970, pp. 51-52.

- (45) M. BAKHTINE, *op. cit.*
- (46) Paul ZUMTHOR a un point de vue plus nuancé. Voir *Essai de poétique médiévale*, Paris, Seuil, 1972, p. 104.
- (47) *Gargantua*, XIX.
- (48) *Pantagruel*, XI, XII, XIII.
- (49) *Tiers Livre*, XIX.
- (50) J. Du BELLAY, *op. cit.*, pp. 12-13
- (51) Voir Claude-Gilbert DUBOIS, *op. cit.*, pp. 26-29, 57-63.
- (52) *Quart Livre*, XL et LVI.
- (53) *Pantagruel*, XIX.
- (54) C.-G. DUBOIS, *op. cit.*
- (55) Jean PARIS, dans *Rabelais au futur*, Seuil, 1970, a bien senti cet aspect de Rabelais, mais outre qu'il s'appuie sur une dépense peu utile de textes rabelaisiens peu probants, il retrouve curieusement via Chomsky et Jean-Pierre Faye le positivisme d'Abel Lefranc et le sociologisme d'Henri Lefebvre.
- (56) F. RIGOLOT, *op. cit.*
- (57) F. RIGOLOT, *op. cit.*, p. 50.
- (58) M. BUTOR, *Cahiers Renaul-Barrault*, *op. cit.*, p. 85.
- (59) F. BRUNOT, *op. cit.*, tome II, p. 200.
- (60) P. GUIRAUD, *Les mots étrangers*, Paris, P.U.F., 1965, pp. 64-78.
- (61) H. MITTERAND, *Les mots français*, Paris, P.U.F., 1965, p. 39.
- (62) F. BRUNOT, *op. cit.*, tome II, pp. 201-205.
- (63) M. BAKHTINE, *op. cit.*, pp. 461-469.
- (64) K. VOSSLER, in *op. cit.*, p. 30, fait état d'une situation analogue à Florence à la fin du XIII^e siècle avec la cohabitation de quatre langues : le latin, le français, le provençal et l'italien
- (65) Sur cet aspect de la question, voir Michel BEAUJOUR, *Le jeu de Rabelais*, l'Herne, 1969, pp. 35-40.